

CAHIER  
FEMMES  
ET  
SEXUALITÉ

numéro 3, mai 1986

FEDERATION DU QUEBEC POUR LE PLANNING DES NAISSANCES

CAHIER  
FEMMES  
ET  
SEXUALITÉ

## TABLE DES MATIERES

Pages

### **INTRODUCTION**

1

### INFORMATIONS

### **INFORMATIONS GENERALES**

#### Nos actualites: Avortement, femmes et médias

- . L'opération sauvetage des militants Pro-Vie se bute à une porte close chez Morgentaler 3
- . Jos Scheidler, l'homme qui fait fermer les cliniques d'avortement 4
- . La F.F.Q. dénonce Pro-Vie et s'en prend au Devoir 5
- . La Fédération des femmes s'insurge contre la démagogie du groupe Pro-Vie 6
- . La F.Q.P.N. appuie sans réserve la Fédération des femmes du Québec 7
- . Lettre de la F.Q.P.N. à Michel Roy, éditeur adjoint de La Presse 9
- . La preuve que rien n'est acquis... 12
- . Merci aux "Realwomen"! 12
- . La ruse est éventée 13
- . Realwomen of Canada 14
- . La censure rose 15
- . La censure noire 16
- . "Nous les femmes..." ce n'est pas terminé! 17
- . Femmes et média, par Colette Beauchamp, journaliste 18
- . Intervention à l'Université du Québec à Montréal, Anne St-Cerny 24

## INTRODUCTION

Ce troisième numéro du Cahier Femmes et sexualité suit de près le précédent numéro et c'est pourquoi il ne contient pas les divisions habituelles.

La majeure partie est composée de textes des groupes-membres et de l'équipe permanente. Ces articles sont le fruit d'une démarche de réflexion sur le pouvoir des femmes et leur sexualité, et cette démarche n'est évidemment pas achevée.

Nous présentons, également, dans la partie INFORMATIONS GENERALES quelques-unes de nos dernières actualités. La journaliste Colette Beauchamp nous a aimablement autorisées à reproduire le texte d'une conférence sur les femmes et les médias qu'elle a donnée au Forum des femmes (C.E.Q.) au début de mai.

Bonne lecture!

**informations**

# Ils doivent se contenter d'une manifestation devant la clinique L'opération sauvetage des militants pro-vie se bute à une porte close chez Morgentaler

CAROLE BEAULIEU

Ils n'ont pas empêché de Québécoise de mettre fin à une grossesse qu'elle ne désirait pas, mais ils ont tenu dans l'est de la métropole la plus importante manifestation pro-vie que le quartier ait connu depuis cinq ans.

Plus d'une centaine de sympathisants du mouvement pro-vie ont manifesté pendant près de deux heures hier aux abords de la clinique montrealaise du docteur Henri Morgentaler, sur la rue Honoré-Beaugrand.

M. Joseph Scheidler, celui que bon nombre de médias américains ont surnommé le « nouveau commandant de la guérilla pro-vie » n'a pas pénétré, comme il le souhaitait, dans la petite maison aux rideaux de dentelle.

À son arrivée, en début d'après-midi, la porte de la clinique était verrouillée. Le militant américain, qui souhaitait « parler au personnel et peut-être sauver un enfant de l'excution », a dû se contenter de donner des entrevues aux journalistes. « C'est une victoire, a-t-il déclaré. Nous avons téléphoné et on nous a dit pas d'avortement avant lundi. Notre action a donc fermé la clinique pour la journée ».

La grande majorité des manifestants d'hier étaient des participants au Congrès du mouvement Vie humaine internationale (*Human life international*) qui se termine aujourd'hui à Montréal. Ils étaient pour la plupart anglophones et en grande majorité non-québécois. « C'est normal », a commenté Mme Margot Caffely, présidente d'Objectif survie Québec, un mouvement pro-vie de l'Outaouais. « Nous allons nous inspirer de ce qu'ils font lors de nos manifestations devant l'hôpital de

Pour l'occasion, les manifestants américains avaient appris quelques slogans en français. Les pancartes clamaient « Arrêt le tuage » et les voix scandaient « Arrêter le touage ».

Une jeune Écossaise de 28 ans, Mme Sara Brown, a vainement tenté de convaincre les policiers arrivés sur les lieux « qu'un crime était en train de se commettre à l'intérieur » et qu'ils « devaient intervenir pour appliquer la loi et sauver une vie ».

« Nous on est pas des juges », lui a répondu d'un air bonhomme le sergent Robert Baller, du poste 58. « Cette affaire là est devant les tribunaux ».

« Que les Américains fassent d'abord le ménage dans leur jardin avant de nous faire la leçon », n'a pu s'empêcher de commenter un voisin de la rue Marseille, M. Jacques Dorais, âgé de 48 ans. « C'est plein d'armes et de drogue de leur côté ».

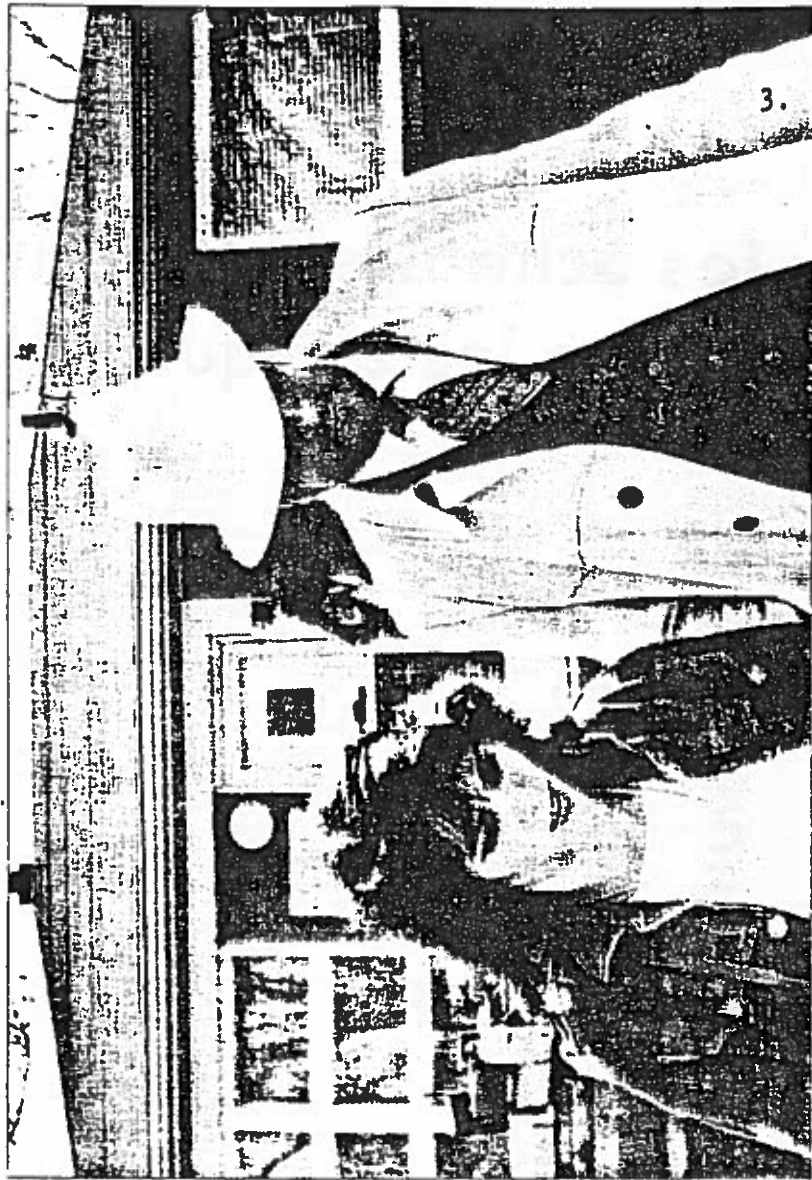
Les sympathisants de Joseph Scheidler avaient envisagé jeudi de tenir trois manifestations. Ils ont décidé hier matin de n'en tenir qu'une, a expliqué au DEVOIR, M. John Cavanaugh-O'Keefe, « pour des raisons de logistique ».

La présidente de l'Alliance pour la vie, (*Alliance for Life*, dont le siège social est à Winnipeg), Mme Anna Désilets, a confirmé hier lors d'un atelier du Congrès que les mouvements pro-vie canadiens tiendront une journée nationale d'action le 14 mai prochain. Le 14 mai est la date anniversaire de la promulgation de la Loi créant les comités d'avortements thérapeutiques.

La présidente de *Coalition pour la vie Québec*, Mme Lucille Lavoie-Gordon, a indiqué hier qu'elle igno-

rait encore comment cet anniversaire serait marqué au Québec. Elle a indiqué que son organisme rendra bientôt publique une pétition demandant « la fermeture des cliniques illégales d'avortement ».

Le vice-président de Vie humaine internationale, M. Robert Lalonde, a confirmé hier que son mouvement travaille actuellement à traiter son matériel en français. Originaire de Montréal, M. Lalonde s'occupe de l'administration du mouvement au bureau de Washington.



L'Écossaise Sara Brown et l'américain Joseph Scheidler se sont heurtés à une porte verrouillée hier à Montréal. Photo Jacques Grenier

# La FFQ dénonce Pro-Vie et s'en prend au *Devoir*

*Le Devoir*, 27/4/86  
JEAN-PIERRE PROULX

Les femmes en politique, la paix, la lutte à la pornographie, le virage technologique, la formation, l'accès à l'égalité, les services de garde, les régimes de rente, la reconnaissance du travail à temps partiel ont fait, en fin de semaine, l'objet des préoccupations du colloque marquant le 20e anniversaire de la Fédération des femmes du Québec. Toutefois, le dossier de l'avortement semble celui qui, en raison de la conjoncture, a soulevé le plus de passions.

En effet, la FFQ a cru bon émettre, à l'issue du colloque, un communiqué pour « dénoncer la violence des propos de même que la démagogie des moyens et du langage utilisés par les dirigeants du Mouvement Pro-Vie international ». Ceux-ci, on le sait, sont venus cette semaine manifester devant la clinique du Dr Morgantaler pendant le congrès que tenait le mouvement à Montréal.

L'américain Joséhp Scheidler, « le nouveau commandant de la guérilla Pro-Vie », commente la FFQ, a déclaré ne pas favoriser la violence mais il ne condamne pas pour autant ceux qui posent des bombes dans les cliniques d'avortement. Sa démagogie, écrit la FFQ, frise le facisme.

« Cette approche ne représente pas du tout les femmes québécoises. La FFQ met en garde les hommes et les femmes contre les dangers d'un tel discours qui ne fait qu'augmenter l'antagonisme entre les partisans des mouvements Pro-Vie et Pro-Choix plutôt que de promouvoir un dialogue ouvert et serein sur la qualité de la vie et sur la place des femmes, des hommes et des enfants de notre société ».

Dans une pétition à la direction du DEVOIR, les participantes ont par ailleurs « protesté vivement » parce que le journal a placé à la une deux reportages sur les *Real Women* et l'Action directe de Pro-Vie. LE DEVOIR, disent les protestataires, a ainsi accordé « un traitement privilégié à ces informations ». LE DEVOIR, réclament-elles, doit aussi accorder « la même couverture de presse, à la une, aux informations vé-

hiculées par la Coalition pour le droit à l'avortement libre et gratuit qui, lui, défend la qualité de la vie ».

Cette épisode paraît avoir amené en outre les participantes à proposer « la formation à la FFQ d'un comité de surveillance des médias sur tous les sujets concernant les conditions de vie des femmes ».

La FFQ continuera, à court terme, ses pressions pour la décriminalisation de l'avortement et ses revendications pour obtenir dans toutes les régions du Québec des services de planning familial. La FFQ a aussi redit son appui spontané à la Coalition québécoise pour le choix à l'avortement libre et gratuit.

« Le débat sur l'avortement est mal compris, a expliqué la présidente de la FFQ, Mme Ginette Busque, au DEVOIR. La FFQ n'est pas pour l'avortement mais pour la liberté de choix. Nous sommes au contraire très préoccupées par le respect de la vie ». D'où ses luttes contre la pornographie, en faveur de la paix, pour les garderies, les régimes de retraite, l'égalité économique des femmes, etc.

Si ce colloque ne comptait pas d'ateliers sur la natalité, la politique de population ou de la famille, c'est que, a expliqué Mme Busque, ces questions ont justement fait l'objet du programme d'action de la FFQ l'an passé. Outre la tentation de culpabiliser les femmes à cause de la dénatalité, celle-ci ne doit pas se poser, a-t-elle ajouté, en fonction de l'avortement mais par rapport à la qualité de la vie.

Dans le dossier des femmes en politique, les participantes ont par ailleurs recommandé la formation de « groupes de support pour les femmes candidates à des postes électifs tant au moment de l'élection qu'après leur élection ». On a proposé aussi « l'établissement de programmes de formation permettant de démystifier le pouvoir et les institutions politiques et de sensibiliser toutes les femmes à l'action politique ».

# COMMUNIQUÉ 7.

AVORTEMENT ET MEDIAS

LA F.Q.P.N. APPUIE SANS RESERVE LA FEDERATION DES FEMMES DU QUEBEC

(MONTREAL - Le 29 avril 1986)

"Si, pour faire la une, il faut se situer en marge de quelque chose et tenir des propos différents "du discours auquel on est habitué", on ne devrait pas retrouver en première page les propos répétitifs et souvent creux des politiciens, de certains milieux d'affaires et autres pouvoirs officiels, car ils ne sont certainement pas "un élément de nouvelle".

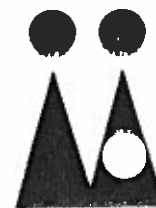
Cela libérerait de l'espace pour des groupes majoritaires par le nombre mais marginalisés, tels les jeunes, les femmes, les chômeurs qui ont peu de voix parce que leur réalité dérange".

C'est en ces termes que Luce Harnois, la coordonnatrice de la Fédération du Québec pour le planning des naissances a commenté, hier, la controverse survenue entre le quotidien Le Devoir et La Fédération des femmes du Québec au sujet de la couverture d'une manifestation de Pro-Vie. Il est vrai que des médias écrits ont accordé à cet événement une place démesurée par rapport à celle qu'ils accordent aux activités féministes en général, a poursuivi Mme Harnois: "Par exemple, le Forum des femmes de la C.E.Q., qui réunissait 700 femmes la semaine dernière, n'a pas eu droit aux mêmes égards de la part de la presse que Pro-Vie et Real Women. Et c'est dans la page du courrier des lecteurs de certains quotidiens qu'on retrouve, cette semaine, un document très important de la Coalition des femmes pour l'accès à l'égalité qui représente 170 groupes du Québec. Mais peut-être ces gens-là ne sont-ils pas assez marginaux".

Exprimant l'opinion que les médias changent de règle selon les intérêts qu'ils choisissent de soutenir, la porte-parole de la F.Q.P.N. a souligné que des groupes féministes se sont déjà fait dire, pour expliquer une mauvaise couverture de presse ou l'absence de couverture de leurs points

FÉDÉRATION DU QUÉBEC POUR  
LE PLANNING DES NAISSANCES

3826, rue St-Hubert, Montréal, Québec H2L 4A5 Tél.: (514) 842-9501



9.

Le 7 mai 1986.

Monsieur Michel Roy,  
Editeur adjoint,  
La Presse,  
7 St-Jacques,  
Montréal, Qc  
H2Y 1K9

Monsieur,

Madame Huguette Roberge nous apprend que vous avez refusé la publication, dans sa chronique du 4 mai, d'un communiqué que j'ai signé au nom de la Fédération du Québec pour le planning des naissances et dont madame Roberge m'avait avisée de la publication prochaine. Ce communiqué formulait des commentaires critiques sur la façon dont certains médias, notamment Le Devoir (devenu sujet de reportage pour La Presse quelque jours plus tôt), avaient couvert quelques événements concernant des groupes de femmes. La F.Q.P.N. donnait ainsi son appui à la position de la Fédération des femmes du Québec sur le même sujet.

Madame Roberge m'a indiqué deux motifs de votre décision. 1<sup>o</sup> Le Devoir aurait suffisamment couvert le sujet; 2<sup>o</sup> un quotidien ne doit pas servir de canal à des critiques à l'endroit d'un autre média. Permettez-moi de vous exprimer ma surprise devant ces arguments. La Presse avait déjà rapporté les propos de la F.F.Q. et la réponse de deux porte-parole du Devoir, servant ainsi de véhicule à des critiques concernant un autre média. Notre communiqué constitue tout aussi bien de "la nouvelle", que vous avez le choix de publier ou non, il est vrai.

Quoiqu'il en soit, je vous reconnais le droit de choisir l'information que vous diffusez. Votre décision me semble une illustration magistrale des critiques que la F.F.Q. et nous-mêmes adressons aux médias: les choix de l'information ne sont pas neutres, ils sont politiques. Ils obéissent à de toutes autres considérations que "le droit du public à l'information", "la liberté de presse", "la liberté d'expression" et toutes formules que vénèrent certains médias quand cela les arrange.

Il est utopique de croire que se trouve alors respecté le droit du public à une information complète, honnête et juste qui lui permette de se former une opinion et un jugement éclairés. Dans le cas qui nous occupe, le public pourrait croire que la majorité de la population partage l'opinion de Pro-Vie dont un éminent porte-parole a bénéficié d'une publicité additionnelle (photo) dans l'article du 28 avril de La Presse (la F.F.Q. doit posséder quelques photos de ses dirigeantes). Ce public pourrait croire aussi que les médias assurent une "couverture" honnête des activités du mouvement des femmes. Dans les deux cas, le public lecteur ferait erreur.

Veillez accepter, monsieur Roy, l'expression de mes salutations distinguées.

*Luce Harnois*

Luce Harnois,  
coordonnatrice.

c.c. Fédération des femmes du Québec,  
Huguette Roberge.



## ■ La ruse est éventée

JE VOUS avoue avoir trouvé stupéfiant que *Le Devoir* accorde un traitement de première page à quelques femmes pseudo-« réelles » d'extrême-droite, alors que votre journal passait pratiquement sous silence le Forum des femmes où nous étions quelque 800 à discuter de problèmes et de projets bien plus pertinents et contemporains.

Tenteriez-vous une fois de plus de nous faire croire aux Yvettes ? La ruse est éventée.

— JACQUELINE TREMBLAY  
Montréal, 22 avril

## ■ Vivre son choix personnel

JE TIENS à m'objecter personnellement à la déclaration de Mme Watts (*Le Devoir*, lundi, 21 avril 1986 « Real Women ») à l'effet que la plupart des femmes « resteraient à la maison si elles en avaient les moyens ». De telles affirmations gratuites ne sont basées sur aucune recherche mais plutôt sur le sentiment bien naturel qu'il est normal que toutes partagent le même objectif que soi lorsqu'on a la ferme conviction d'avoir raison.

Epouse et mère de cinq enfants, j'ai poursuivi sans interruption une carrière professionnelle qui m'a permis de réaliser mes ambitions personnelles tout en bénéficiant des joies et du soutien que peuvent apporter une famille. J'ai été privilégiée en ce que j'ai reçu de mes

un appui inconditionnel à tous les niveaux. De plus, j'ai toute confiance en la personne qui, depuis des années, s'occupe de mes enfants et partant, contribue de façon exceptionnelle à leur développement émotif et intellectuel.

Toutefois, il semble que mon cas constitue une exception. Plusieurs jeunes femmes ayant des ambitions de carrière ne peuvent y aspirer parce qu'elles n'ont pas reçu l'éducation nécessaire ou, n'ont pas un conjoint prêt à les appuyer ou, ne peuvent trouver des services de garde adéquats. Ces jeunes femmes ont autant droit que moi de se retrouver dans une société qui leur permette de réaliser leurs aspirations.

Depuis des années, les groupes d'adultes s'acharnent à obtenir cette égalité d'accès pour toutes les femmes qu'elles aient ou non des aspirations de carrière. Le but ultime du mouvement féministe est d'éliminer sa raison d'être, de faire en sorte que chacune d'entre nous ait la possibilité de vivre son choix personnel que ce soit de demeurer à la maison auprès de ses enfants, ou, tout en ayant une vie de famille pleine et réussie, de pouvoir avoir une carrière.

En terminant, j'aimerais ajouter que ma mère m'a enseigné « le

lisme radical, destructeur de toute société.

Moi-même, je suis né à la périphérie du capitalisme, en Grèce, atteint par le mal occidental. Mes parents, athées et communistes, considéraient les valeurs occidentales, supérieures à toutes les autres. Même la cuisine orientale grecque était bannie de notre foyer.

Mon grand-père éminent juriste, mon père professeur et recteur de l'École polytechnique d'Athènes, ma mère, officier communiste en 1944, dans les maquis grecs, combattant contre l'imperialisme allemand, puis britannique, arrêtée et condamnée à mort par le gouvernement grec, avaient fait de mes deux sœurs, comme de moi-même, des professeurs d'Université.

Étant des féministes radicaux, le modèle que nos parents nous donnaient en exemple, était celui de Marie Curie.

Ayant vécu 23 ans en Suisse et en France où j'avais obtenu la nationalité française avant de venir, il y a 16 ans, au Canada, je m'étais marié à 20 ans, à une Anglaise de 18 ans, que j'ambitionnais de voir devenir professeur d'Université; ce qu'elle devint et, après 18 ans de mariage harmonieux, nous nous séparâmes sur la base d'un *no-fault divorce*, afin de nous réaliser plus

compte de l'effet que le divorce pouvait produire sur nos enfants.

Ma fille, à 16 ans, est devenue une féministe farouche, mon fils à 23 ans, a choisi de se consacrer à une religion extrême-orientale.

Avant été forcé de quitter la France pour le Canada, parce que j'avais activement participé à la révolte parisienne de mai 1968 et que j'avais été considéré comme un maoïste dangereux, je suis présent convaincu que le féminisme que j'avais défendu toute ma vie, est la manifestation la plus aberrante du capitalisme, qui ménera celui-ci à un tombeau bien mérité et, ceci, grâce à la curieuse alliance de fait, entre le khomeinisme du tiers-monde et la « majorité morale » d'Occident.

Moi-même, pour contribuer tant soit peu à cette « réaction » salvatrice, je me suis remarié avec un paysanne d'un village grec qui refuse d'aller travailler au dehors, et être avec deux enfants de ce noveau mariage, dans le respect de la religion chrétienne orthodoxe, persuadés que nous sommes que les valeurs de la famille et de la religion sont le meilleur garant pour la survie de la société humaine.

— DIMITRI KITSIKI  
professeur titulaire  
Histoire des Relations  
internationales

## La censure rose *Le Devoir*, 8 mai 1986

LA PROTESTATION fut aussi vive que spontanée. En publiant à la une, d'abord que les *Realwomen* étaient à nos portes, puis que des commandos d'action directe contre Morgentaler débarquaient à Montréal, LE DEVOIR aurait privilégié des groupes réactionnaires, montrant du coup qu'il donne une moindre couverture au féminisme libérateur. Pire : la journaliste aurait fait le jeu d'un mâle pupitre, sinon viré capot.

À n'en point douter, le coup des lectrices indignées aurait été remarquable, à supposer qu'il fût fondé, car les lecteurs ne voient pas toujours la hiérarchie des nouvelles ni l'importance relative accordée aux groupes qui se disputent l'attention du public et du pouvoir.

C'est aussi un secret mal gardé des salles de rédaction que les journalistes sont souvent mécontents du chef de pupitre, lequel a fort à faire pour justifier ses choix d'avant l'heure de tombée.

Une enquête s'imposait.

Hélas pour nos *newswatchers*, et au risque de déplaire aux contre-féministes qui criaient peut-être déjà victoire, l'examen plus systématique du dossier, volumineux, de Carole Beaulieu montre, à qui prend la peine de lire, que LE DEVOIR n'a pas privilégié les unes ni désavantagé les autres.

Certes, cela n'aurait pas été impossible. Des médias ont mis des années à découvrir que les peuples

autochtones, les jeunes, les réfugiés, les assistées sociales, les prisonniers, perdent du terrain dans notre société. On aurait pu, avec la meilleure volonté du monde, déformer des manifestations féministes ou n'en pas voir le sens ou la portée. Que de groupes sans grand pouvoir crient longtemps dans le désert !

Mais les femmes et les féministes n'en sont plus là, surtout pas au DEVOIR. Seulement en 1986, on trouve sous la signature de Carole Beaulieu, outre trois séries (mises en relief le plus souvent à la une et où les intérêts des femmes sont loin d'être négligés), une soixantaine d'articles d'information quotidienne. De ce nombre, près d'une vingtaine portaient directement sur des questions que suivent de près les mouvements de femmes.

Or l'on en a « joué » huit à la une, pour reprendre le critère d'importance de nos protestataires, dont les deux en litige :

Le 22 janvier, un tribunal fédéral permet à un premier groupe de caissières et d'employées de banque de former un syndicat. Le 1er février, « la télévision n'offre que 37 % des rôles aux femmes », révèle une étude du CRTC. Le 19 février, le ministre de la Justice déclare qu'il n'a pas l'intention de relancer la bataille de l'avortement : la veille, le journal avait annoncé que « les Québécoises se remobilisent » sur la question. Le

27 mars, le Conseil des services essentiels impose aux grévistes de Charles-Lemoyne une amende qui devra être versée à une maison d'hébergement pour femmes violentées. Le 17 avril, un « père de famille » se plaint à la Commission des droits de la personne que le fisc du Québec favorise les gens divorcés.

Bref, comme l'année d'avant pour ces questions et quelques autres, on avait annoncé en page une de bonnes et de moins bonnes nouvelles, toutes importantes à signaler. La plupart n'ont guère frappé l'imagination, alors que deux ont déclenché un phénomène collectif digne d'analyse, sinon de la une !

Dans l'antiquité, avant la liberté de presse, on tuait le messager porteur de mauvaises nouvelles. Faut-il croire que les conquêtes des femmes soient si précieuses que la simple annonce d'une ou deux contestations, par des femmes ou quelque matamore, provoque pareille réaction ? Ou bien les militantes sont-elles en passe d'épouser une conception étroite de la presse : publier les faits encourageants et taire les autres ?

À l'heure où *La Vie en rose* se débat pour survivre à côté d'une presse « féminine » fort commerciale, les chères militantes gagneraient à revoir leur stratégie média. Autrement, elles risquent d'être les premières victimes de la censure rose.

— JEAN-CLAUDE LECLERC

LE DEVOIR, 23 AVRIL 1986.

## « Nous les femmes . . . » ce n'est pas terminé !

**J'**AI ÉTÉ invitée en tant que chercheuse féministe en sociologie du travail par la Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ) à participer au Forum des femmes organisé les 18, 19 et 20 avril 1986. J'y ai trouvé — sans doute comme les centaines de femmes qui y ont participé —, une combativité, une maturité de la réflexion, une liberté d'esprit, une force de féminisme qui m'a remplie d'admiration.

D'ailleurs, toutes les invitées étrangères avec lesquelles j'ai parlé partageaient ce sentiment.

Lors de mon exposé sur les rapports entre féminisme et syndicalisme, à partir de l'expérience française et parce que je savais que parmi ces femmes avec qui j'étais, je pouvais considérer les apports du féminisme et ceux du syndicalisme comme des acquis, j'ai tenté de mettre plutôt l'accent sur les difficultés auxquelles ces mouvements sont actuellement confrontés.

Il se peut que, emportée par le manque de temps, mes propos concernant le féminisme aient manqué de nuances. Je le regrette. À la lecture de l'article publié dans LE DEVOIR, j'ai été consternée. Le peu d'apport que je croyais pouvoir mettre pour raffermir — par la critique — une problématique féministe dans l'institution syndicale, s'est retourné, à mon avis, contre moi, contre les femmes, contre les féministes.

Par le détournement des ambiguïtés de mes paroles dans un sens quasi exclusivement négatif, par l'occultation quasi totale de la dimension des luttes de femmes, par la sous-estimation des éléments de la réflexion sur les stratégies entre le féminisme et le syndicalisme, on semble nier le travail énorme mené pendant des mois par des femmes qui voulaient affirmer une présence et une réflexion féministes dans le syndicalisme.

Le titre : « Nous les femmes . . . c'est terminé » dont l'impact était encore renforcé par la mise en avant de mes titres universitaires, renvoyait — en effet de miroir — à l'article de première page où les *Real Women* québécoises affirmaient selon l'auteur de l'article : « Les féministes n'ont pas trouvé les bonnes solutions. » Pour ma part, je voulais clairement rectifier un regrettable malentendu.

— MARIE-VICTOIRE LOUIS

INVITÉE, comme Marie-Victoire Louis, à parler en tant que chercheuse et féministe dans le cadre du Forum des femmes de la CEQ, il me paraît important de rappeler ici que « nous les femmes . . . ce n'est pas terminé ! » : les 700 femmes présentes en attestent. Comme je l'ai souligné dans l'exposé que j'ai fait lors de la séance d'ouverture, l'intérêt de ce Forum était, selon moi, de favoriser la collaboration de l'institution — en l'occurrence le syndical — et du mouvement féministe.

Le mouvement féministe apporte à cette collaboration son inventivité, sa liberté de pensée, son audace. Le syndicalisme y apporte son organisation, son sens de l'efficacité, son réalisme, ses réseaux de pouvoir.

Sous la pression du mouvement féministe, le syndicat a été contraint de s'ouvrir à toutes les questions qui concernent les femmes (santé, métrix, sexualité, culture . . .) et non à leurs seules relations de travail. Grâce au syndical, le féminisme est obligé de mettre ses projets et ses idées en forme de stratégie.

Sans doute le fait que la CEQ soit un syndicat de l'enseignement et un syndicat dont la majorité des membres sont des femmes, favorise l'un tel échange.

Si les femmes sont majoritaires dans l'enseignement, ce n'est pourtant pas un effet du féminisme. Bien au contraire, elles y ont été poussées dans la mesure où cette profession est liée de près ou de loin, à la « fonction maternelle », dans laquelle on les a longtemps confinées mais elles peuvent faire de ce rapprochement un levier de leur libération.

Les enseignantes ont pris conscience de ce qu'elles ne devaient plus seulement servir de courroie de transmission à des valeurs et des savoirs qui ne leur appartenaient pas, mais qu'elles devaient désormais travailler sur le contenu et sur les formes de ce qu'elles transmettent : jouer dans la formation un rôle de sujets et pas seulement d'instruments. Si elles le comprennent, leur impact sur le changement de la société peut être considérable.

Philosophe, écrivain, responsable d'une revue, *Les Cahiers du Grif*, qui couvre à la fois la France et la Belgique, et connaissant Montréal pour y être venue plusieurs fois à l'occasion de colloques, j'ai toujours été frappée par la vitalité du féminisme et des femmes du Québec. Ce récent Forum m'a confirmée dans l'opinion que j'en avais. Le féminisme connaît aujourd'hui une deuxième étape de son existence liée à son évolution interne, aux mutations socio-culturelles, et à la crise. Un des éléments de cette deuxième étape est la renégociation de ses rapports avec les institutions. À cet égard, le récent Forum de la CEQ est un moment important de la réflexion féministe et syndicaliste du Québec, qui pourrait servir de référence à d'autres pays.

J'ai été d'autant plus surprise et déçue de trouver dans LE DEVOIR du 21 avril dernier un compte rendu de ce Forum qui en travestissait la portée et le sens. D'une part en ramenant le foisonnement des idées émises pendant ces journées à ceux d'une seule intervenante. D'autre part, en choisissant dans l'exposé de celle-ci les éléments les plus défavorables au féminisme et par voie de conséquence à la réalité de ce Forum.

On ne peut sous-estimer la portée sociale et intellectuelle du problème posé ici — et que le féminisme n'est pas seul à poser — comment concilier la radicalité et la stratégie, le long et le court terme ? Sur ce point, le Forum de la CEQ a fait faire un grand pas à la théorie et la pratique des luttes sociales.

— FRANÇOISE COLLIN

Il n'y a pas non plus d'évidence que l'ensemble de la population partage cette idéologie et qu'elle ne croit pas plutôt davantage dans des solutions dérivées de nos valeurs de partage du pouvoir, des responsabilités et de la richesse, centrées sur les personnes humaines plus que sur les biens matériels, qui favorisent l'amour, la paix, la coopération, les relations humaines et le respect des différences; dans des solutions qui proposent la décentralisation du pouvoir économique vers les individus, plutôt que vers les compagnies et les multinationales. Un sondage Gallup mené il y a quelques mois au Canada démontrait que la population était plus préoccupée par la faim dans le monde, la paix et l'écologie que par le libre échange. A la même période, un sondage québécois montrait que les gens favorisaient, dans une même proportion, le maintien des programmes sociaux et l'augmentation des subventions gouvernementales à l'industrie privée. Un autre récent Gallup révélait aussi que 72 p. cent de la population canadienne était en faveur du libre choix par rapport à l'avortement.

Ce sont les media qui propagent cette idéologie à l'exclusion des autres courants de pensée qui traversent la société et la menace de faillite économique collective que brandissent ses promoteurs pour nous forcer à adopter leur solution pour régler les difficultés socio-économiques actuelles. Curieusement, les media expliquent moins que jamais le contenu et le non-contenu du discours idéologique du pouvoir et ses conséquences. Rappelons-nous la campagne Bourassa-Johnson. Et l'Outil de propagande au service du pouvoir politique et idéologique que sont les media assume efficacement son rôle. On voit déjà des traces de contamination grave chez trop de femmes et chez trop de féministes. Il est vital que nous mettions nos masques à gaz et en toute vitesse pour ne pas nous laisser contaminer par cet agent polluant asphyxiant. Il en va de notre existence, de notre survie et de l'avenir de la planète.

Quel impact les media ont-ils eu et ont-ils encore sur la prise de conscience des femmes? C'est la prise de conscience des femmes dans le mouvement féministe qui a eu un impact sur les media et non l'inverse. Très lentement, à partir des années 65, et, beaucoup plus vigoureusement, à compter de 1972-1973, le mouvement des femmes a pris la parole publiquement. Il s'est donné ses outils de diffusion. Des collectifs de femmes non-journalistes ont créé des media féministes, à commencer par les publications radicales aujourd'hui disparues comme Québécoises deboutte!, Les Têtes de pioche, Des luttes et des rires de femmes, L'Entrelles des femmes de l'Outaouais et la revue mensuelle du RAIF (Réseau d'action et d'information des femmes) qui depuis 13 ans, axe sa lutte sur l'action gouvernementale à l'endroit des femmes. A la même époque, d'autres féministes créaient des lieux de diffusion: La Librairie des femmes, les maisons d'édition Remue-ménage et Pleine Lune, un centre de documentation qui passa de mains en mains jusqu'à Relais-femmes, un regroupement qui met à la disposition des groupes de femmes des instruments de recherche et de formation. On sait l'importance qu'ont eue ces outils de départ que les femmes se sont données dans la structuration de la pensée féministe et la démarche de conscientisation des Québécoises.

Par la suite, d'autres collectifs féministes créèrent d'autres lieux de diffusion: livres, video, théâtre, art visuel, musique; certains remplaçant les premiers disparus, la librairie Aubépine remplaçait La Librairie des femmes. D'autres, encore, créaient des organes d'information fort différents quant à leur orientation, leur réseau de diffusion et l'ampleur de leurs moyens financiers et qui existent encore aujourd'hui, comme à Québec, Marie-géographie. Un modeste bulletin, L'Autre parole, qui originait de Rimouski apprit à tout le Québec l'existence de féministes chrétiennes, leurs positions et leurs actions. Le

comme électroniques sont forcés, sous tutelle masculine, au retour aux ornières mode-beauté-décoration ou sont transformés en magazines d'actualité générale pour toute la famille et nous savons très bien ce que cela cache et signifie. Les quotidiens font aussi ce retour qui nous ramène avant les années 60. Dans tous les autres secteurs d'information, les choix, la manière, le ton des gars retrouvent l'arrogance que la visibilité du mouvement féministe avait un peu tenu en respect. La loi masculine se fait pesante à l'heure actuelle dans tous les media dans la proportion directe de la pesanteur qu'exerce contre les femmes le pouvoir idéologique et politique masculin.

Tout ce remue-ménage se fait au nom du mythe de l'Objectivité, la règle d'or figée dans le béton qui résume l'éthique journalistique mais qui n'est en fait que l'expression de la subjectivité masculine. Ce que l'Objectivité ne tolère pas c'est la vision des femmes, leur perception des événements, leur façon de faire. Un journalisme fait d'un point de vue de femme annule la suprématie de l'objectivité, i.e. de la vision masculine des choses puisqu'il démontre qu'il n'y a pas qu'une façon de voir mais au moins deux et chamboule les principes, les pratiques, les coutumes journalistiques. Ce qui est refusé en fait aux femmes, dans les media, c'est le droit à l'information: les femmes journalistes n'ont pas le droit d'informer en tant que femmes, elles doivent le faire sous cagoule masculine et les femmes non-journalistes n'ont pas accès à une information dans laquelle elles se reconnaîtraient et reconnaîtraient leurs valeurs, leurs idées, leur réalité, le miroir n'a qu'un côté et il est masculin.

Là non plus, il n'y a pas de hasard. Une vision hiérarchique des choses considère généralement l'information comme le quatrième pouvoir dans la société, après le législatif, l'exécutif et le judiciaire. En fait, le pouvoir de l'information traverse tous les autres. C'est en raison même du pouvoir d'influence extraordinaire des media que le droit des femmes à l'information est nié. Imaginez d'ici les ravages dans la population si celle-ci avait accès massivement et quotidiennement à la parole de femmes non déguisées.

Les media traditionnels d'essence et de pratique masculine n'ont jamais voulu et veulent moins que jamais favoriser la prise de conscience des femmes. Bien au contraire. Ils se donnent la mission de diviser les femmes, de discréditer le féminisme et les féministes aux yeux des femmes encore dans l'insconscience ou effrayées par les punitions et les multiples peurs agitées sur leur tête ou isolées dans la difficile démarche de naître à soi-même et de s'identifier comme femme. Une fois la division installée, ils utilisent les propos divergents des unes et des autres pour ajouter encore à la division, créer la confusion et montrer la supériorité de leur cohérence à eux.

Dans la presse, comme ailleurs, mais plus difficilement encore parce que leur profession les situe comme en politique dans un haut lieu de pouvoir qui est public, un noyau de femmes en marche ont tenté de faire leur quote-part et les féministes et les groupes féministes de l'extérieur ont forcé les portes sans réussir à les ouvrir très grandes. Il n'y a pas eu de transformations en profondeur. Il y a eu des accommodements forcés, non consentis.

Nous avons, à travers cela, gagné des points. Le féminisme est connu, pas reconnu. Nous avons réussi à mettre sur la place publique nos réalités et nos oppressions occultées, mais l'affirmation de nos valeurs est interceptée. Par exemple, nous avons nommé la violence faite aux femmes et défait ses mythes et ses préjugés les plus tenaces. Pourtant, cette violence, au lieu de diminuer, a augmenté, entre autres, parce que la presse pornographique, un outil de

Dans la situation d'urgence actuelle, il y a une lacune de taille à combler, l'existence d'au moins un media féministe radical dont la politique éditoriale soit claire et rigoureuse -- qui n'exclut ni l'humour, ni la vivacité, ni la pertinence -- mais qui ne craint pas la parole énergique et indépendante, pose les vrais enjeux et les analyse, et fait une lecture féministe de l'actualité.

(Vous vous dites probablement en ce moment: "Tiens, tiens, elle est en train de nous passer son message féministe radical." C'est vrai. J'irai plus loin. J'estime ce passage le plus important de cette communication parce que je considère essentiel de retourner contamment au fondement du féminisme.)

Pour moi, les féministes radicales ce sont les femmes qui se branchent sur leur être femme; s'engagent dans le processus permanent de débrancher les électrodes plantées dans leur cerveau depuis des générations; se permettent de réfléchir, analyser, théoriser (eh oui!), imaginer, inventer dans une nouvelle liberté qui ne censure ni leur révolte ni leur intuition; et traduisent tout cela en gestes. Ce sont des femmes qui prennent en main leur devenir comme une nécessité première et primordiale.

J'ajoute qu'il n'y a pas de danger intrinsèque pour nous d'articuler, de coordonner nos pensées et de les rendre publiques, c'est une fonction normale et digne de notre intellect; il est essentiel d'extérioriser notre pensée pour ne pas nous étouffer avec et nous détruire. L'anti-intellectualisme féministe est un piège qui vient de la peur de connaître la réalité et aussi de la peur d'invalider le système de pensée et d'éducation masculinistes. Il n'y a pas de séparation réelle entre la pensée et l'action comme l'ont toujours prétendu les hommes. Mettre en mots notre réflexion est un processus de créativité de prise de possession du réel, une action; c'est un processus lui-même changeant d'une réalité changeante qui nous permet de ne pas répéter nos erreurs et de poursuivre notre route avec une meilleure connaissance de nous-mêmes et des choses.

Nous oublions aussi trop souvent la force de notre nombre, la force de notre militantisme, notre force tout court et son impact sur les institutions. La résistance masculine est à la mesure de la réalité que nous avons créée en dépit des obstructions à notre prise de parole. Cela devrait nous encourager mais, en même temps, il serait absurde et dangereux de nous croire définitivement à l'abri d'un retour aux très longs silences qui ont marqué l'histoire des femmes. Les signes avant-coureurs de cette éventualité que nous pouvons identifier devraient nous énergiser pour nous demander où nous allons à compter d'aujourd'hui. Dans ce sens, je crois qu'il serait vital de tenir un colloque de réflexion féministe sur l'information: notre vision de ce pouvoir, notre façon de nous l'approprier, les principes et les pratiques que nous voulons développer, comment nous nous situons par rapport aux mass-media.

Je n'ai pas abordé la question de la complicité parce que le temps nous est compté. Cette question est complexe et mérite d'être approfondie. Il nous faut distinguer entre l'amour des femmes, la solidarité entre les femmes et la complicité entre elles; entre le respect des différences et la solidarité, entre les divers niveaux de solidarité et de complicité possibles et non aliénants entre femmes, entre femmes et féministes, entre les féministes d'allégeance différentes, les pseudos-féministes et les "je suis féministe mais...", entre les alliances tactiques, ponctuelles et de long parcours.

Je vous remercie.

- . par une diminution du montant alloué par la Régie de l'assurance-maladie du Québec pour les avortements.
- . par un gel des subventions de fonctionnement dans les Centres de santé des femmes.
- . etc...

Cette situation a commencé sous le Parti Québécois et nous ne pensons pas qu'elle s'améliorera sous les Libéraux.

Ailleurs, dans le Tiers-Monde, ces mêmes technocrates planifient les campagnes de stérilisation. Les compagnies pharmaceutiques, avec la complicité de ces technocrates, déversent leurs produits sur les populations du Tiers-Monde. On convainc des femmes de se faire stériliser ou injecter un contraceptif en leur donnant un poulet ou un kilo de riz, ce qui équivaut au salaire de 2 semaines ou plus de travail pour ces femmes. Peut-on vraiment parler du libre choix?

C'est à l'échelle internationale que les gouvernements, les multinationales pharmaceutiques avec la complicité des milieux médicaux, s'organisent pour contrôler nos maternités. Selon les cas et la situation économique et politique de chaque pays, les conséquences de cette planification seront la légalisation, les restrictions ou l'interdiction de l'avortement et de la contraception.

Nous définissons notre lutte en partant du fait que l'absence de libre choix réel face à la maternité constitue la racine de notre exploitation et de notre oppression. Les Etats cherchent à s'approprier et à contrôler, non seulement nos fonctions de reproduction mais aussi la force de travail que nous produisons... il ne faut pas oublier que l'Organisation des Nations Unies évalue que dans le monde 2/3 du travail est effectué par les femmes, alors qu'elles bénéficient de seulement 10% de la richesse. Le travail bénévole des femmes enrichit le système économique des Etats.

Au Québec, les femmes ont-elles gagné le droit à l'avortement libre et gratuit?

Il est vrai que depuis 1977, toutes les poursuites contre les médecins ayant pratiqué des avortements ont été levées.

Il est vrai que cette même année, le Parti Québécois a instauré ce qu'on a appelé les "cliniques Lazure"; projet qui prévoyait qu'au moins un hôpital par région offrirait des services d'avortement dans le cadre de la loi fédérale, c'est-à-dire avec des mini-tribunaux qui s'appellent comité d'avortement thérapeutique.

Il est vrai que 10 CLSC et 4 Centres de santé des femmes offrent des services d'avortement sans comité d'avortement thérapeutique, gratuits ou à moindre coût...

Dans des milieux dits "progressistes" on veut bien, théoriquement, que les femmes aient le droit d'avorter mais, au nom d'une vie familiale meilleure, au nom d'une famille mieux planifiée, mieux contrôlable par les services sociaux de l'institution médicale et le tour est joué... les exemples: International Planned Parenthood Federation, Nouveau Parti Democratique - Manitoba. Or, l'avortement de notre point de vue, remet en question la famille patriarcale, ce qui explique l'acharnement des mouvements comme Pro-Vie, défenseur de la famille éternelle qui garantit la santé et la puissance des nations. Nous ne voulons pas que l'avortement se fasse au nom de la famille moderne ou de la famille traditionnelle ou d'une quelconque idéologie, car dans ces conditions, il se fera toujours au détriment des femmes car, c'est sur nous que repose tout le poids de la famille.

Enfin, il importe de s'interroger sur les attitudes ambiguës des hommes sur la question de l'avortement et de la contraception, tant ceux qui se font objecteurs de conscience que ceux qui se disent favorables au libre choix des "couples". Comment se fait-il qu'à cette étape et à cette étape seulement, ils se sentent concernés par la décision des femmes?

La question de l'avortement met en cause les rapports hommes/femmes et les responsabilités et pouvoirs de chacun et chacune dans le domaine de la reproduction et de la sexualité.

Il s'avère plus souvent qu'autrement que les hommes veulent participer aux décisions face à l'avortement mais, ils sont absents quand il s'agit de remise en question et de responsabilité sexuelle et contraceptive. Aux femmes, les responsabilités... aux hommes, le pouvoir.

Pour terminer, je reviendrai à la revendication adoptée en mars 1977 par les groupes de femmes lors de la fondation de la CNALG.

Nous luttons pour que toutes les femmes du Québec qui désirent interrompre une grossesse puissent avorter librement et gratuitement, dans leur milieu et dans leur langue, dans de bonnes conditions médicales, sans discrimination de classe, de nation, de race et d'âge.

Au Québec, les femmes ont-elles gagné le contrôle de leur corps, de leur sexualité et de leur maternité ???

Anne St-Cerny

# **réflexions**

## PROPOS SUR NOS RAPPORTS AMOUREUX (suite et fin)

Dans les pages suivantes, nous présentons la dernière partie des entretiens dont nous avons commencé la publication dans le Cahier de mars.

### Le désir et le rapport phallo-vaginal

- Certaines gens prétendent que les femmes sont trop romantiques et qu'elles rejettent le plaisir génito-sexuel pour ne rechercher que la tendresse et l'affection. On dit même qu'il y a perte de désir chez beaucoup de femmes.
- L'une des solutions à ce (faux) problème, c'est de défaire le mythe selon lequel plaisir égale orgasme. L'orgasme est une forme de plaisir possible, mais pas la seule...
- ... l'idée aussi que rapport hétérosexuel égale obligatoirement relation phallo-vaginale, que c'est synonyme et exclusif.
- Il y a le mythe que désir signifie vouloir avoir une relation phallo-vaginale à tout coup.
- Oui, c'est un puissant mythe!
- Peut-être n'y a-t-il pas une reconnaissance du désir des femmes, mais s'il y a absence de désir, c'est peut-être pour la relation phallo-vaginale. Ce n'est pas vrai que les femmes ne désirent pas de relations de plaisir avec d'autres. Le désir est fort, mais le désir de la relation phallo-vaginale, oui, c'est vrai, il n'est plus ce qu'il était. Il est moins fort.
- Ce qui fait dire à certaines qu'il y a perte de désir, c'est qu'on remet en question l'idée que le plaisir puisse être relié obligatoirement à la pénétration. D'autres formes de désir et de plaisir sont explorées.
- Mais, c'est possible qu'il y ait réellement perte de désir. Puis? Pourquoi faudrait-il toujours être en état de désir? Il y a des phases sans désir, non? L'état de désir est exaltant, tonifiant, mais viser à être toujours en état de désir, ça mène à quoi? C'est une autre performance.
- Il y a peut-être une perte de désir sexuel, parfois, mais pas de tous les désirs.
- Parce que des hommes visent à toujours être en état de désir, excusez l'expression, à bander tout le temps, pour se sentir vivre, nous autres, faudrait-il toujours être aussi en état de désir? On irait peut-être à l'autre extrême en se disant: ils ont nié notre désir, il faut maintenant leur montrer qu'on a des désirs en masse. Tant qu'on va essayer de démontrer, on n'a pas atteint l'autonomie qu'on recherche. Ça ne se démontre pas le désir, ça se vit.

### Prise en charge et volonté de changer l'autre

- On a une éducation à la responsabilité des autres, à s'occuper d'un gars. Mais eux, leur éducation leur fait intégrer l'idée que la femme est un objet sexuel, ou, en tout cas, qu'elle n'existe qu'en fonction des hommes. Si la femme est en démarche, vers une plus grande autonomie, ils veulent l'aider à faire la démarche. Ils veulent te montrer comment faire. (rires)
  
- Moi, je trouve que les hommes essaient, sans peut-être en être conscients, de te changer. Ils voudraient que tu sois comme eux.
  
- A partir du moment que tu commences à refuser qu'on te change, tu assumes le fait que tu es une personne. Mais, pour refuser cela, il faut baser sa vie sur autre chose que le rapport amoureux. Bien sûr, c'est pas la seule explication...
  
- Nous aussi, me semble-t-il, on essaie de changer les autres. On fait tous et toutes cela.
  
- Je me suis retrouvée dans des situations de violence avec mon ex-chum. A un moment donné, je me suis aperçue qu'il ne m'acceptait pas. Cela a débuté par des: "Parle pas ce ça, ce n'est pas important!" Pourtant, c'était important pour moi. C'était ma vie... J'ai continué à m'affirmer et ses réactions sont passées de la violence verbale à la violence physique. Cela m'a pris du temps à comprendre qu'il n'acceptait pas ce qui était fondamental pour moi et qu'il essayait de me modeler à une image. Comprendre que la personne que tu aimes et que tu adores essaie de te changer malgré ses promesses de ne plus recommencer, c'est dur. Et comprendre que tu ne pourras pas, toi, l'aider à changer ses comportements, ça va à l'encontre de ton éducation de prise en charge de l'autre. Quand j'ai compris, je suis partie.
  
- Plus tard, j'ai débuté un autre rapport avec un homme. Longtemps, je me suis située comme non amoureuse de lui. Il fallait que je me dise: tu es mon colocataire et tu me prends comme je suis, sinon tu t'en vas. A travers cette expérience, j'ai développé un rapport amoureux plus intéressant pour moi. Je n'ai pas basé ma vie sur cet homme. J'ai, cependant, souvent vécu de la culpabilité de ne pas correspondre au rôle dévolu à la femme dans le couple c'est-à-dire soutenir, aider, prendre en charge, passer en second, etc... Pourtant, j'ai changé et lui aussi, mais ce sont des changements basés sur le respect de l'autre pas sur l'image qu'on voudrait qu'il devienne.
  
- Changer autrui et faire avancer quelqu'un, avancer avec lui, ce n'est pas pareil. Tu te dis: c'est une personne humaine, homme ou femme, avec ses contradictions, dans une démarche. Moi, je veux m'inscrire dans cette démarche pour faire évoluer cette personne ou pour évoluer avec elle. Ou encore, tu peux dire: ce qu'elle est, cette personne, ce n'est pas l'fun. Moi, je vais l'aider à changer. Comprends-tu?
  
- On se trompe quand on veut changer quelqu'un. Je l'ai fait. Mon chum l'a fait. Je me leurre en pensant le changer parce que tu vis dans l'espoir qu'un jour, il va être comme toi tu veux qu'il soit. Je ne suis plus capable de prendre ça comme individu parce qu'on ne respecte pas qui je suis. Je trouve que l'autre n'a pas à le prendre, non plus. Je trouve que c'est un piège. Et tu te fermes les yeux sur la personne telle qu'elle est. C'est différent

- On a ce réflexe parce qu'on a intégré l'obligation morale qu'on nous a dictée de prendre en charge les autres. Ou bien, est-ce qu'on se sert de cette obligation culturelle pour masquer notre propre responsabilité de se prendre en charge? Je vous pose la question...

- Je pense que c'est un peu les deux. Je crois que c'est une obligation culturelle. On la développe pour être validée et reconnue comme femme. Plus tu te donnes aux autres, plus tu es reconnue, plus tu es validée. Et à un moment donné, tu tombes dans ce panneau. Toi, tu ne t'arrêtes plus pour te prendre en charge, parce qu'alors, tu te retrouves avec de la "job". (rires)

Tu as peur de la solitude dans une société de couple... tu as peur ... d'un paquet de choses. Quand tu vis tout le temps pour t'occuper des autres, à un moment donné, t'arrêter pour penser à toi, c'est apeurant.

- C'est honorable de s'occuper des autres et de se dire: "Je n'ai pas eu le temps de m'occuper de mes problèmes, je me suis occupée des autres".

- Mais, pour les femmes, la reconnaissance sociale est rattachée au fait de s'occuper des autres. (approbation)

- Les hommes s'occupent de leur carrière, mais pas les femmes.

- C'est pour ça que je dis que c'est une obligation morale et sociale. A un moment donné, ça peut en venir à cacher le refus de ta propre prise en charge.

- Plus ou moins consciemment, on peut s'en servir comme prétexte.

- C'est ça, je me souviens d'une année. J'étais partout. Le travail ne se faisait pas? Je le faisais. Selon moi, il fallait que ça se fasse pour les autres, pour les femmes, pour la cause, etc... A un moment donnée, l'été est arrivé, et je me suis aperçue que pendant cette année-là, il se passait des choses dans ma vie personnelle que je ne voulais pas affronter. Je me lançais dans toutes les directions. J'avais quatre réunions par semaine, mes fins de semaine étaient prises. Mais, pour ce qui est de s'occuper de moi, j'attendais d'être malade. Alors, j'aurais une bonne raison de m'occuper de moi. Je l'ai pas été cette année-là. (rires)

- Pour faire du mal, t'as pas été malade! (rires)

- Non, et quand je me suis retrouvée à l'été, j'ai fait un saut en voyant tout le travail que j'avais à faire par rapport à moi! (rires)

#### Rôle de mère et culpabilité

- A mon avis, la prise en charge est beaucoup reliée au rôle de mère. (silence) Avoir un enfant, c'est prendre soin de quelqu'un. Tu n'as pas le choix, c'est un rapport où tu le prends en charge. On a appris très jeune, comme femme, à "prendre soin de". Jouer à la poupée, c'est faire cet apprentissage. Les femmes l'ont appris, pas les gars. Ça donne des résultats très différents dans la façon dont on s'occupe des enfants. Ma façon à moi, c'est d'adapter ce que je fais à la réalité que j'ai un enfant. Son père, lui, va l'intégrer

que tu réussisses à ce que cette prise en charge aille en fonction de l'âge qu'il a. Tu ne peux pas garder ton enfant de 10 ans comme s'il avait un an. Mais, on nous a fait développer cette prise en charge excessive.

- Ce qui fait que même avec les enfants, on se sent coupable.

- Je pense qu'on développe au maximum la prise en charge. On garde le même standard jusqu'à ce que l'enfant ait l'âge légal. Exemple: tu te dis, c'est à 15 ans que l'enfant devient adolescent. Donc à 15 ans, tu vas faire des pas pour te retirer. Mais, jusqu'à 15 ans, tu vas le prendre en charge de la même manière... (hésitation)

- Ce que je comprends de tes paroles, c'est que, même dans la prise en charge par rapport à un enfant, y a des bouts où on se donne beaucoup trop de responsabilités.

- Plutôt dans la responsabilité qu'on a par rapport à un enfant, il y a des bouts où on se donne trop de prise en charge.

- Peut-être que les mères se pensent seules obligées de prendre en charge. Elles prennent la part qui devrait être assumée par le père... (silence)

- Hier, au cours, il y avait une femme, mère d'un bébé de 3 mois. A la pause, elle s'est précipitée au téléphone. Une autre femme lui a demandé: "Y a-t-il quelqu'un qui garde le bébé?" Elle a répondu: "Mon chum". "Donc, il ne doit pas être en danger". Après le téléphone, elle se demandait si elle resterait au cours ou non, parce que depuis son départ de la maison, l'enfant pleurait. Elle conçoit que la prise en charge de l'enfant, c'est sa responsabilité. Mais, si le bébé pleure, c'est la responsabilité de son chum de s'en occuper, non? Ça rentre dans la déculpabilisation...

#### Prise en charge? Performance? Souci de l'autre?

- Il arrive qu'on prenne en charge ou qu'on se fasse prendre en charge dans la relation sexuelle. Il se joue aussi des "games" de performance, là-dedans. Aimes-tu ça? Ai-je été bon? Et le reste...

- Quand tu dis "prendre en charge la relation sexuelle"... mais, si moi je ne considère pas que c'est prendre en charge que de dire: j'aime ça ou j'aime pas ça. Si je ne le dis pas, il ne devinera pas.

- (...)

- De dire tes besoins, tes désirs, et ta satisfaction, ce n'est pas prendre en charge.

- Non, mais disons que mon chum me demande: "Cela te fait-il plaisir?" Je ne dirai pas tout de suite, il veut se valoriser, il veut mesurer sa performance.

- Je ne lui prête pas de fausse intention quand il me demande ça.

- C'est sûr que c'est pas tous les gars qui sont comme ça.

- Peut-être que c'est un apprentissage que de découvrir et exprimer ses désirs, quels qu'ils soient, et que la majorité des hommes ont un plus long bout de chemin que les femmes à faire en ce sens. Quant à savoir s'il faut éduquer les hommes à ça...

#### De l'hétéro-homosexualité masculine

- Il me semble que c'est impossible, dans un rapport d'individu à individu, de prendre toutes ces responsabilités. (silence)

Qu'une femme montre à son chum comment, c'est possible dans la mesure où elle s'oublie. Comme la femme dit dans l'article "Des propos hors contexte" (voir texte dans Cahier de mars), l'éducation à l'hétérosexualité pour le gars... dans une certaine mesure, tu peux la faire. Mais, pas dans un contexte d'individu à individu, pas dans les rapports amoureux. C'est dans des interventions plus larges. Et même là, tu vas toucher combien de personnes? Peut-être que tu ne toucheras aucun gars?

- J'ai compris ce passage de l'article autrement. Ça me ramène à des discussions que j'ai eues avec des femmes, il y a plusieurs années. Ces femmes disaient: "Parfois, on a l'impression que les hommes ne sont pas hétérosexuels; qu'ils ont un rapport avec eux-mêmes". Ils n'en sortent jamais finalement. Il y a comme une hétérosexualité homosexuelle. Ça semble fou, mais au fond, même à l'intérieur du rapport hétérosexuel au sens large, (parce que l'hétérosexualité ce n'est pas juste la génitalité et le rapport amoureux) les femmes savent que... comment avait-elle dit ça, vous savez comme quelque chose qu'on traverse? C'était pas un miroir mais... c'est comme une pellicule, un mica ou une vitre que les hommes traversent. Le rapport avec la femme était comme une vitre qu'ils traverseraient. Pour finalement, de l'autre bord, se retrouver eux et les autres hommes. L'une a fait la remarque: "Comptez le nombre d'heures que les hommes passent entre eux, et le nombre d'heures qu'ils passent avec des femmes". Une autre avait dit: "Mais, c'est pas juste la quantité de temps. Quels moments, quel genre de moments les hommes passent-ils avec les femmes? Est-ce que c'est surtout pour vivre des rapports sexuels ou si les rapports hétérosexuels avec les femmes, ça pourrait être aussi les loisirs, l'amitié et le partage d'autres choses?"

- Je me suis demandé comment les hommes sont homosexuels dans leurs rapports. Ils sont hétérosexuels dans leurs rapports sexuels génitaux, mais la plupart sont homosexuels dans leurs rapports affectifs, émotifs, les loisirs, le travail, etc... Ça m'a fait poser comme question: Comment dans mes interventions auprès des adolescents, puis-je faire de l'éducation à l'hétérosexualité? Dans le cours que je donnais à l'université, il y avait le thème "orientation sexuelle" (hétéro-homo-bi). Je parlais toujours de la ligne de Kinsey. Elle dit que le niveau 0 est celui des homosexuel-le-s pur-e-s, le niveau 6 celui des hétérosexuel-le-s pur-e-s et que le niveau 3 celui des bisexuel-le-s pur-e-s. La majorité des personnes dans son enquête se retrouvaient à 4. C'est-à-dire qu'elles ont des rapports génitaux hétérosexuels mais leurs émotions, leur affectivité, leur tendresse, leurs rapports amicaux se passent avec des personnes du même sexe.

- Explique-t-il cela par la culture, lui?

- C'est pour ça, peut-être, que certaines femmes disent que ce genre d'amitié, d'affection, de dialogue est parfois plus facile avec des hommes homosexuels.
- L'élément attrait génital n'est pas là.
- Si, dans nos sociétés, l'hétérosexualité, la définition que l'on en donne, du moins, est seulement génitale, ça s'explique (non, non, attends!) que la validation de l'existence des femmes passe par cette forme d'hétérosexualité (contrainte?) ça s'explique qu'en mettant en cause cette vision de l'hétérosexualité, certaines femmes se sentent attaquées personnellement.
- Parce que c'est comme si l'élément sur lequel on a fondé l'existence des femmes étant remis en question, comme si l'existence elle-même était en cause. L'insécurité surgit... La remise en question de l'hétérosexualité dans sa version limitée est extrêmement menaçante.
- Je pense qu'elle l'est, tu sais, parce que l'hétérosexualité obligatoire est une arme et en l'identifiant comme tel, on la rend moins efficace.

#### Exclusivité/non-exclusivité

- Voilà un sujet difficile, mais au coeur de nos rapports amoureux.
- L'exclusivité n'a jamais été imposée aux hommes, quoi qu'on en dise. Mais, elle l'a été aux femmes pour contrôler la paternité, la descendance, etc... à l'intérieur du mariage.
- Cela me fait penser que la remise en question de l'exclusivité a amené une nouvelle norme, celle de la non-exclusivité sexuelle.
- Cela rejoint la course à l'orgasme, la course au nombre de gars. Si on copie les hommes, ça ne vaut pas mieux.
- Je me souviens de longues discussions avec des femmes. Leur choix, c'était l'exclusivité sexuelle et elles s'en sentaient coupables.
- Ce sujet est important. Toi, tu situes deux pôles. Mais entre les deux, il y a quelque chose. L'exclusivité obligatoire ou la non-exclusivité obligatoire, cela se rejoint. Il faudrait explorer à quoi a servi l'obligation à l'exclusivité. On découvrirait peut-être que l'obligation à la non-exclusivité sert les mêmes fins. C'est peut-être la disponibilité totale des femmes pour les hommes.
- Je me demande même si la non-exclusivité comme norme ne vient pas fournir une occasion aux hommes de se désengager encore davantage face aux femmes et aux enfants. Je parle de désengagement en terme affectif mais aussi en terme de responsabilité parentale. Parce que poser la non-exclusivité comme une norme, c'est parfois justifier l'idée que chacun a le droit absolu de vivre ce qu'il veut, quand il le veut, sans tenir compte de ses relations avec d'autres personnes. Y a des fois où ça veut dire ne plus s'engager du tout et laisser ses responsabilités à d'autres.

- Mais, ce n'est pas toujours ce qui se passe. L'autonomie et la confiance en soi peuvent se développer aussi au sein d'une relation exclusive.
- Tout dépend des besoins. Moi, quand j'étais enceinte, je ressentais un grand besoin d'exclusivité. J'étais d'un milieu où vivre longtemps avec un gars et être exclusive, c'était bizarre. La norme, c'était d'être non-exclusive. En parlant avec des amies, c'est devenu clair que j'avais besoin de l'exclusivité le temps de ma grossesse. Mon chum et moi étions en train de bâtir un projet commun: avoir un enfant, s'en occuper ensemble. C'était essentiel qu'une relation extérieure ne vienne pas menacer ce qu'on était en train de vivre et de bâtir. Et ça aussi, je trouve que c'est une démarche d'autonomie que de dire: "J'ai besoin de ça. Situe-toi maintenant par rapport à ce que je demande". Il aurait pu dire non. J'aurais trouvé ça difficile, mais c'était une possibilité. Ce geste a été très important dans mon cheminement.
- Moi, je suis exclusive. Je demande à mon chum d'être la seule femme dans sa vie actuelle. En même temps, je me sens coupable de lui demander ça. Il ne m'appartient pas, après tout.
- Non, mais il accepte de vivre cela avec toi. Il a fait le choix de poursuivre la relation avec toi. C'est que ça devait faire son affaire aussi.
- J'imagine. Mais, je me sens coupable, tout de même. Je me demande toujours si je suis correcte d'exiger qu'une personne me soit exclusive. Je suis possessive. Peut-être que je le limite.
- C'est une entente claire entre les deux. Tu as exprimé tes besoins. Si ton chum a besoin un jour ou l'autre, de reviser l'entente, c'est sa responsabilité de te le dire. On n'a pas à penser à la place de l'autre. Ça peut aussi se négocier.
- Je ne suis pas sûre que je négocierais.
- Peut-être que oui, peut-être que non. Ça dépend parfois des circonstances.
- Toi-même, tu vis ce que tu exiges de l'autre?
- C'est certain, mais pour moi, ça va de soi. Je suis bien là-dedans. Mais, lui, peut-être...
- Il est libre. Tu as été honnête en t'engageant avec lui. Il est capable d'assumer ses choix, sa liberté.
- L'exclusivité n'est pas toujours de la possessivité. Possessivité est souvent une connotation péjorative et culpabilisante. L'exigence d'exclusivité est parfois l'expression d'un besoin de sécurité. Et pourquoi pas?
- L'autre jour, je me questionnais sur le fait que j'allais chercher de temps à autre des aventures de passage. Je me demandais: Pourquoi ai-je besoin de ça? Une de mes amies me disait que son exigence d'exclusivité était pour elle une forme de sécurité. Elle s'est aperçue que la norme de non-exclusivité qui prévaut, dans notre milieu, ne lui convenait pas, l'empêchait d'évo-

- Par ailleurs, je crains parfois l'absence de franchise, d'honnêteté dans ce genre de choses. Il arrive que quelqu'un-e dise accepter telle entente, mais, en réalité, il ou elle ne l'accepte pas et le manifeste à un moment ou l'autre de toutes sortes de manières. Faut-il deviner?

- On n'a pas à deviner les peurs et les besoins des autres ou à les nommer à leur place. On se donne le droit de ne pas accepter certaines situations et on donne le même droit à l'autre. Mais, on ne peut guère aller au-delà de cela sans aboutir à la prise en charge.

- Je vous écoute, et il me semble que je vis différemment.

- Veux-tu dire que tu te rapproches davantage du modèle du couple traditionnel?

- Oui, mais des milliers de Québécoises vivent ainsi.

- C'est vrai. Et nous sommes, aussi, à divers degrés et à divers moments, à l'intérieur du modèle traditionnel. Ce n'est pas parce que nous avons remis en question quelques aspects de ce modèle que tout y est à rejeter.

- A certaines époques, des aspects du modèle dit traditionnel nous conviennent, à d'autres, ils ne nous conviennent pas. La vie n'est pas statique. Nous changeons.

- J'aimerais aussi aborder les fondements de notre insécurité vis-à-vis l'exclusivité. Mais, nous n'aurons pas le temps.

- J'aurais aimé discuter des fondements politiques de l'exclusivité. Dans quelle mesure l'exclusivité et la non-exclusivité ne sont-elles pas deux obstacles? Je ne reviendrais pas à l'exclusivité absolue. Peut-être pour un temps, et présentement. Mais, je n'ai pas la certitude que dans 3 mois, 6 mois, 1 an, avec une autre personne, je n'aurai pas besoin de l'exclusivité.

*Nos discussions demeurent inachevées et nos propos n'ont pas valeur absolue. Ils expriment des réalités vécues à des moments déterminés, et comme chacune le sait, les réalités sont fluctuantes dans le domaine amoureux comme dans l'ensemble des rapports humains. Peut-être devons-nous prendre pour acquis que nos convictions sont sujettes à une ré-évaluation continuelle et accepter qu'il faille, à chaque fois, faire et refaire des choix. Y a-t-il vraiment des convictions définitives dans ce domaine? Dans tous les domaines, d'ailleurs?*

*Nous vous donnons un peu de nous-mêmes avec sa part d'incertitude et de tiraillement. Ce fut l'un des moyens choisis par l'équipe permanente de la Fédération du Québec pour le planning des naissances de contribuer à la réflexion commune décidée en juin 1985.*

*L'équipe.*

CHRONIQUE

# VICTIME DES PRÉJUGÉS POPULAIRES

Je me Réjouis

Lit frais

comme de l'eau calme

Sentir une musique claire

RIRE RIRE RIRE Prendre un bouillon de culture

Tendue du bout des lèvres... Le meilleur est à venir...

RESPIRE

LES doigts nagent insistent s'ajustent au rythme

Je Jouis il y a des vagues en moi

Lit franchement humide comme une douce pluie

Gôuter un courant tropical ?

Entrer Promener Toucher

Un air de Saxe

caresse cou oreille orteil dos sein

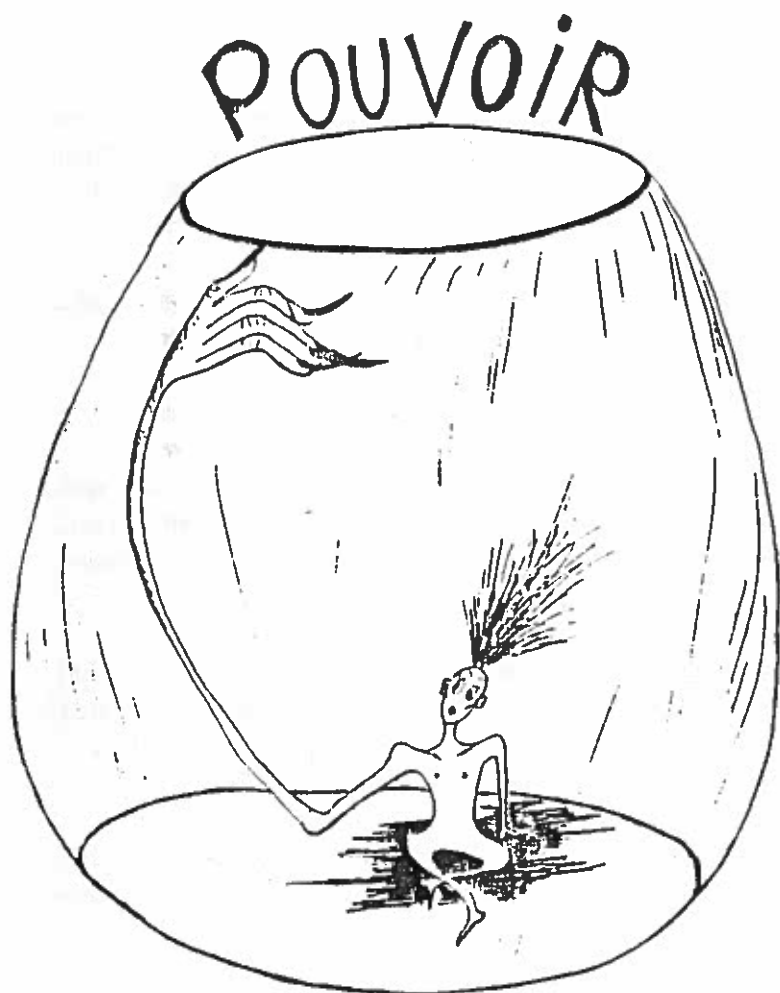
Clitoris

Mes doigts nagent insistent s'ajustent au rythme

Je me Réjouis il y a des vagues en moi

\* JUGEMENT DE LA SOCIÉTÉ SUR CE "CAS".

UNE FILLE QUI FAIT DES AVANCES = FILLE EN "CHALEUR"



peut décider ce qu'on va faire avec ;  
son consentement !!!

Depuis toujours, les besoins  
des femmes sont ignorés, nous  
sommes brimées dans nos demandes,  
nos choix.

En plus, si on parle de "sexe",  
les femmes ont un rôle "historiquement"  
passif...

L'initiative des femmes, que ce soit  
dans n'importe quel domaine, dérange!

Et si par "pur hasard", une femme prend  
des initiatives sur le plan sexuel,  
alors là, elle démolit les beaux  
contes de fée...

Cela détruit l'image de la femme  
objet qui ne bouge pas, celle qu'on  
s'en sert au "besoin" avec ou sans

SEXUALITÉ

SANS

REPRODUCTION

= PERVERSITÉ

La sexualité est habituellement associée à la reproduction. Aussitôt qu'on dépasse ce cadre, on est considérée comme perverse. Etant donné que la relation sexuelle est centrée sur la pénétration/éjaculation, une femme qui met de côté ce modèle, qui veut innover, manque à son devoir. Car son devoir, c'est de satisfaire l'homme. De plus, elle est perverse: elle fait l'amour seulement pour son plaisir. On n'a qu'à penser combien la masturbation a été et demeure réprimée parce que c'est un acte qu'on accomplit pour aucune raison que son bon plaisir. Un autre exemple de répression: l'homosexualité. Combien cette orientation sexuelle est abaissée au rang de perversité parce qu'elle n'est pas "naturelle". On donne toujours l'exemple des animaux ou des prises de courant: mâle-femelle. Pourtant, plusieurs mammifères ont des relations homosexuelles. Les enfants, quand ils ne sont pas réprimés, en ont eux aussi. Il n'y a pas d'orientation sexuelle "naturelle". Pour être bien dans sa peau, il faut se laisser aller dans sa sexualité tout en prenant le plaisir mutuel. Mais jusqu'à maintenant, les femmes ont-elles eu le droit au plaisir ?

Tant que les femmes hétérosexuelles accepteront de servir de vidoir à sperme, tant qu'elles n'exigeront pas leur plaisir, tant qu'elles croiront aux préjugés sur l'amour sans reproduction, les hommes exerceront un pouvoir sur les femmes jusque dans leur lit.

C.M.

## SEXUALITE ET POUVOIR DES FEMMES

## QUELQUES REFLEXIONS

Le silence à propos de notre vécu sexuel est à mon avis une des pires entraves au pouvoir des femmes dans la sexualité. Et cela autant à l'âge adulte qu'à l'adolescence.

- C'est la difficulté et dans certains cas l'impossibilité et l'incapacité d'en parler.
- C'est de se taire entre nous sur nos angoisses au lieu d'en parler.
- C'est se penser seule à vivre les "choses" que l'on croit anormales.
- C'est de se croire pas correcte et pas normale.
- C'est de se sentir coupable et en défaut vis-à-vis l'autre.
- etc...

Comment en arriver à avoir du pouvoir dans notre sexualité, quand on se croit "vicieuse" comme le disaient les curés ou frigides comme le disent des hommes?

Comment pouvoir vivre des rapports égalitaires avec ton partenaire dans le quotidien quand tes relations sexuelles sont imprégnées de culpabilité, d'angoisse et de frustrations?

Comment est-ce possible de vivre une sexualité harmonieuse pour toi-même, quand tu te sens constamment préoccupée par des responsabilités de toutes sortes: le boulot, les enfants, le chum, la maison, la contraception, les problèmes d'argent, les troubles de santé physique et mentale, les troubles des autres, etc...? Comment en arriver à trouver du temps pour prendre le temps de bien faire l'amour et de se donner la tendresse que t'a besoin? Plus souvent qu'autrement, c'est juste le temps pour faire l'amour en vitesse.

Comment en arriver à briser cette routine morbide qui s'installe presque forcément dans la vie de couple, surtout quand c'est trop souvent nous qui tentons de trouver des moyens pour la briser? Une bonne petite aventure peut aider parfois, mais à condition que tu puisses te sentir bien là-dedans (que tu aies pu en parler avec d'autres femmes) et que tu puisses en parler ouvertement avec ton chum.

Comment faire confiance à ton chum dans une entente d'attitude ouverte face à des rapports sexuels avec d'autres hommes - les hommes peuvent aller jusqu'ou là-dedans?

Ce n'est pas facile de parler de toutes ces réalités sans avoir peur de se faire juger. Ce n'est pas facile non plus de nous sortir de notre éducation puritaine où toute manifestation sexuelle était sévèrement qualifiée de "péché de la chair", et que c'était nous les femmes qui en avions la responsabilité.

Nous aurons sans doute un peu plus de pouvoir lorsque nous pourrons nous écouter davantage, nous parler, nous soutenir et nous apporter l'information nécessaire.

- Avec mon chum, je m'en fais pas trop, parce que la plupart du temps il change d'idée, puis on finit toujours par faire l'amour.
- Nous, on est assez chanceuse et chanceux, par rapport au temps. On n'a pas d'enfant, je ne travaille plus à horaire fixe. Mon chum non plus. Si on veut passer 4 heures au lit, rien ne nous en empêche...
- C'est drôle comme il y a des périodes dans nos vies où tu investis là-dedans, c'est-à-dire où tes échanges, tes rapports passent par la sexualité. Et d'autres périodes où... on ne choisit pas. Tu te retrouves devant une vie où ce n'est plus présent, où tu n'as plus de temps pour ça... Puis le temps, il faut tellement l'avoir dans ses poches pour vivre une relation avec un autre corps...
- Et tu ne peux pas jouer la comédie, tu ne peux pas donner si tu ne donnes pas vraiment (...).
- Ce n'est pas parce que sexuellement, ça ne va pas comme sur des roulettes que tu vas tout balancer par-dessus bord... Tu as une vie, des enfants... mes deux grandes préoccupations là, c'est de trouver le temps malgré toutes mes responsabilités, et c'est l'usure, la routine...
- Tu sais, moi avec mon chum, j'arrive à trouver de la tendresse, du support, une complicité... mais le désir... On dirait qu'il n'est plus là souvent!
- Mais, c'est si bon, quand t'es là et que t'as le goût (...). Comment ça se fait, m...?
- ... que tu ne succombes pas à la tentation plus souvent?
- En même temps c'est super bon, puis, ça ne l'est pas toujours (...) Je ne saurais pas déterminer les moments où ce qui fait que c'est meilleur...
- Est-ce qu'on devient trop exigeante?
- C'est pas après une journée super heavy que tu vas commencer à prendre du plaisir à faire l'amour quand il est déjà 10 heures 30.
- Moi, je le sais, ça me prend du temps à m'éveiller, j'ai besoin qu'on parle, qu'on se caresse.
- C'est pas pareil lorsque tu rencontres un amant et que tu vas souper avec lui. Dès le moment que tu le vois, tu sais que tu vas faire l'amour plus tard, tout devient préparatif. Le désir est là et il se construit (...). Mais, dans la vie, avec ton chum, tu arrives pour souper, tu manges ton steak pis tes patates (...) à 9 heures 00 tu te dis, peut-être que (...) Quelle sorte de rapport on vit, lorsqu'il n'y a pas de désir?
- Est-ce que ça existe des couples qu'on connaît qui réussissent après des années à conserver cette complicité, cette sensualité et qui savent demeurer amoureuse et amoureux, amante et amant?

PROPOS DES SORCIERES DE SEPT-ILES SUR LE THEME FEMMES ET SEXUALITE...

C'est à partir des ateliers d'auto-examen des seins et gynécologique et d'un questionnement par rapport à la contraception que s'est amorcée notre réflexion sur la sexualité des femmes. Sujet tabou s'il en est, encore difficile à aborder, d'autant plus délicat quand on part de notre vécu. Celui du collectif: des femmes de différents âges, engagées dans des relations hétérosexuelles, avec des vécus différents, des gênes, des peurs, mais toutes liées par un désir profond: crever l'abcès.

Pour alimenter notre réflexion nous avons lu plusieurs textes. L'un d'eux a particulièrement aidé à brasser nos idées: la section "Nos corps, nos sexualités", tiré de ESSAI SUR LA SANTE DES FEMMES publié par le Conseil du Statut de la Femme.

Le résultat on vous le livre encore un peu à l'état brut par manque de temps pour figoler. On évalue tout de même que nos idées valent le coup d'être partagées.

On cite ici l'extrait qui a servi de lancée au débat lors de notre deuxième rencontre de réflexion:

"FRIGIDITE, n.f. Impossibilité pour la femme d'éprouver une jouissance normale au cours de rapports sexuels. (...) la frigidité partielle (...) peut s'observer chez les femmes dites "clitoridiennes", sans jouissance complète par pénétration vaginale (...). La seule façon d'aborder le problème est la psychothérapie, qui, seule, peut supprimer l'état névrotique responsable et permettre à la femme d'accéder à une vie normale."

Petit Larousse de la Médecine, 1976

B) L'ENJEU MAJEUR DE CE DEBAT SUR LA SEXUALITE DES FEMMES C'EST QU'ELLES SE REAPPROPRIENT LEURS CORPS.

"Nous aimerions seulement souligner que les mythes qui touchent la sexualité féminine nous interdisent de connaître notre corps, de sentir qu'il nous appartient et d'utiliser toute l'énergie que nous pouvons y puiser." dans Essai sur la Santé des Femmes

1. S'ouvrir sur nous-mêmes.

Qu'est-ce que cela veut dire se réapproprier notre corps? Apprendre à le connaître théoriquement et pratiquement, en comprendre le fonctionnement interne, identifier nos organes génitaux et les toucher. Pour nous du collectif c'est une démarche indispensable, un point de départ pour reprendre possession de notre corps.

Les ateliers d'auto-examen et les discussions qui s'y sont rattachées ont carrément été des déclencheurs - pour nous et pour plusieurs des participantes - pour commencer à se voir autrement dans notre corps.

2. S'ouvrir envers nos pairs.

Après le silence, puis la tentative de correspondre aux "normes", les femmes doivent oser parler, se parler. La démarche collective entre femmes va nous permettre de combattre nos complexes, de constater que la majorité des femmes ne sont pas taillées au couteau comme on le laisse croire. Lors de notre premier atelier d'auto-examen la plus grande source d'anxiété des femmes c'était de se dévêtir, de se montrer. C'en était drôle de nous voir toutes alignées devant un miroir pour l'auto-examen des seins; toutes et chacune regardait du coin de l'oeil sa voisine...sa deuxième voisine, etc Quel soulagement! La gêne commençait à se dissiper. La gêne parce qu'on a honte de notre corps, puis peur aussi d'être l'exception qui diffère des modèles.

"Le fait que les animatrices des ateliers d'auto-examen soient elles-mêmes "hors normes" a contribué à nous déqêner, même celles qui correspondent plus ou moins au modèle" A.P.

Dans les villages de la Basse Côte Nord, où les femmes sont justement en général très dépendantes, on constate qu'elles supportent humiliations, violence conjugale, inceste.

Si l'indépendance économique crée un milieu favorable à une remise en question, l'indépendance sexuelle implique un questionnement plus global des rapports hommes / femmes dans la société.

#### EN GUISE DE CONCLUSION:

La discussion n'est pas terminée. Elle se poursuit et surtout oblige les femmes du collectif à se remettre quotidiennement en question, à appliquer dans leur vie les beaux principes si faciles à discuter, mais parfois difficiles à concrétiser.

Depuis les ateliers d'auto-examen plusieurs ont repensé leurs méthodes contraceptives et opté pour de plus douces. Qu'en est-il de leurs rapports avec leurs partenaires?... Ils changent... lentement ou rapidement, mais le mouvement est irrévocable.

La révolution féministe est celle du 20<sup>ième</sup> siècle.

\*\*\*\*\*

Le Collectif de Sept-Iles pour la Santé des Femmes  
Avril 1986

Une des premières constatations qui ressort de notre discussion, et elle est d'importance, c'est que notre sexualité, on la "deal" toute seule. Contrairement à un avortement ou à un accouchement où l'on peut se faire accompagner par une amie pour se sentir plus forte, dans notre lit, on est toute seule. Même en dehors du lit, notre sexualité reste éminemment privée. On parle plus facilement de la sexualité que de notre vécu sexuel. Combien étions nous à nous croire seule à ne pas avoir d'orgasme par la pénétration? A qui et quand avons nous "avoué" que nous nous masturbions? On commence à peine "à se dire" notre sexualité, pas surprenant que notre pouvoir ne soit pas toujours évident.

D'autre part, on a souvent du mal à démêler ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas. Pour certaines d'entre nous, prendre du pouvoir, c'est reconnaître qu'on est bien sans toujours se demander si c'est correct. Une des participantes disait comment pour elle c'est rendu difficile de dire qu'elle aime ça la pénétration, qu'elle en retire du plaisir, parce que lorsqu'elle le dit, cela soulève toujours un tas de questions et de commentaires.

Une autre participante nous disait que son orientation hétérosexuelle a tellement été questionnée, qu'elle a fini par vivre ça comme une perte de pouvoir, comme un manque de respect envers elle, comme si elle n'était pas capable de faire un choix et qu'elle subissait les normes.

LA PRESSE, 9 MAI 1986.

## Une expérience et des propos sur Depo-Provera

Mmes Luce Harnois et  
Micheline Carrier  
Fédération du Québec pour le  
planning des naissances

Suite à votre article fort intéressant paru dans LA PRESSE: «Depo-Provera: des enjeux politiques», il est de mon devoir de vous communiquer mon expérience avec ce produit.

J'ai reçu deux injections de Depo-Provera, en juillet et en octobre 1976. De juillet 1976 jusqu'au mois de mai 1977, une gamme de symptômes tels que vertiges, grave dépression, fiébrilité, angoisse et oedème abdominal se sont tour à tour développés, bref une tension pré-menstruelle constante. J'ai consulté deux ou trois médecins qui ne savaient trop le pourquoi de ces malaises. Je suis allée également chez un neurologue pour les vertiges; verdict: examen négatif. Bref, on ne connaissait pas assez les effets secondaires du Depo-Provera pour affirmer que le produit était en cause. Mais moi, je savais et c'est ce qui comptait pour arriver à survivre!

J'ai cessé de consulter les spécialistes. J'ai abandonné le travail pour une période d'un mois. En janvier 1977, je me suis inscrite à une session de yoga — ce qui m'a aidée à calmer une partie de cette fiébrilité intense. La seule solution pour moi était que les règles reprennent en force. En mai 1976, j'ai rencontré un sauveur (même si le travail de récupération n'était qu'à son début), en la personne d'un gynécologue qui m'a prescrit de l'aménorone forte, ce qui a fait que les choses ont recommencé comme avant... et quel soulagement, et quelle joie et

quel bien-être; les malaises menstruels n'étaient rien comparativement à l'état de «mal-être dans sa peau» d'auparavant. Je dois dire aussi que mon taux de prolactine avait fortement chuté durant cette période et qu'il a fallu encore quelques mois pour me sentir à nouveau «moi» physiquement et psychologiquement.

Les règles sont pour moi une nécessité, cela fait partie intégrante de notre physiologie; le cycle menstruel, c'est le barème de nos humeurs et l'activité des ovaires favorise notre bien-être.

Vous pourrez comprendre que je ne suis pas d'accord avec les propos du Dr Henderson au sujet des règles qui ne sont qu'un embarras pour les femmes (culturellement parlant...).

Je n'accepte et je n'accepterai jamais qu'un homme (et ce n'est nullement d'un point de vue féministe que j'écris ce propos), qu'un homme, dis-je, décide de proclamer qu'une femme puisse vivre sans règles. Premièrement, il n'a jamais expérimenté la chose et «qu'est-ce que cela fait?» Que répondrait-il si une femme gynécologue affirmait qu'un homme peut vivre aisément sans testicules ou sans sperme? Oui je sais, j'extrapole, mais si peu finalement!

Mais au départ, probablement que le Dr Henderson ne comprendrait pas tout à fait la teneur de mes propos, puisqu'il est à un autre niveau, le niveau commercial / marketing de la chose: techniques de manipulation (Nous sommes ses cobayes).

Continuez votre bon travail.

Danièle POIRIER  
infirmière auxiliaire

nous le prenons, nous le recevons? Quel serait le terme qui représenterait notre vécu? Chose certaine, le mot pénétration ne rend nullement compte de ce que les femmes vivent dans ce geste sexuel. En ce sens, parler d'inclusion, même si ce n'est pas nécessairement le terme le plus approprié, décrirait davantage le point de vue des femmes.

Ceci dit, cette constatation n'est qu'un exemple de plus de la domination masculine en matière de sexualité. Depuis des millénaires, et encore aujourd'hui, le point de vue masculin apparaît le seul valable, le seul que l'on puisse nommer. C'est comme si notre sexualité de femmes n'existait pas puisque nous n'avons pas de mots pour l'exprimer. Pour moi, le langage n'est qu'un reflet de la réalité, un symptôme de plus venant démontrer jusqu'à quel point on a voulu nier notre sexualité ou, plus récemment, la modeler sur celle des hommes.

Peut-être faut-il commencer à parler de notre sexualité avec des mots appropriés, ceci pouvant être une des façons d'affirmer notre identité, nos besoins, nos particularités. (Par exemple, parler d'inclusion plutôt que de pénétration me place dans une position où je fais mien ce geste sexuel. Est-ce comme cela que je vis ce type d'échanges?) Encore faut-il faire attention à ne pas créer un langage illusoire qui ne représenterait pas notre réalité. Comme le disait Micheline Carrier: "Peut-être parlons-nous peu d'inclusion parce que peu de femmes la vivent."

Encore beaucoup serait à dire mais c'est là le temps dont je dispose. J'espère que ces quelques notes auront précisé mon questionnement,

au plaisir,

*Luce Harnois*

Luce Harnois

VOUS POUVEZ VOUS PROCURER CE CAHIER AUX ENDROITS SUIVANTS:

- \* Collectif féministe de Rouyn-Noranda pour la santé des femmes  
C.P. 1050  
Rouyn, Qc  
J9X 5C8                      Tél.: (819) 764-4714
  
- \* Collectif de Rimouski pour la santé des femmes  
167 rue St-Louis  
Rimouski, Qc  
G5L 5R2                      Tél.: (418) 722-4797
  
- \* Collectif de Sept-Iles pour la santé des femmes  
421 Arnaud  
Sept-Iles, Qc  
G4R 3B3                      Tél.: (418) 968-8948